

Recension de :
Brice Halimi, *Le nécessaire et l'universel.*
Analyse et critique de leur corrélation, Paris, Vrin, 2013

Jean-Michel Salanskis
(Université de Paris 10)

Dans son ouvrage *Le Nécessaire et l'universel*, Brice Halimi conduit une longue enquête intellectuelle, qui trouve apparemment sa source et sa motivation dans un paragraphe de Kant. Une telle déclaration peut donner à supposer que nous avons affaire à un livre de philosophie continentale. Ce n'est pourtant que très partiellement vrai. Il se trouve en effet que l'auteur s'est intéressé à un texte dont la postérité est surtout analytique, au moins au XX^e siècle : celui de l'introduction de la *Critique de la raison pure*, où Kant définit ses notions d'a priori et de transcendantal, tout en mettant en avant la distinction entre jugements analytiques et jugements synthétiques. Ceux qui ont discuté cette batterie de contenus, dans la philosophie contemporaine, ce sont en effet avant tout des gens comme Carnap, Quine et Kripke.

Brice Halimi, je l'ai dit, s'intéresse à un moment précis de cette introduction : celui où Kant, après avoir défini les jugements a priori au sens le plus fort comme ceux qui ont une validité que rien d'expérientiel n'inspire, donne deux "exemples généraux" de tels jugements, en la personne des jugements nécessaires d'un côté, des jugements universels de l'autre côté. Je ne peux pas tenir de l'expérience qu'une propriété vaut pour tous les cas, puisque je n'ai pas pu parcourir tous les cas, il y en a de nouveaux qui attendent de se présenter à moi. Je ne peux pas tenir de l'expérience qu'une configuration du monde est nécessaire, l'expérience me dit seulement qu'elle est le cas, non qu'elle ne pouvait pas ne pas être le cas. Kant ne conclut pas pour autant que tout ce qui est nécessaire est universel et vice versa (ce qui s'appelle *thèse de la corrélation* dans le livre de Halimi), mais il crée au moins la tentation de le penser (j'ai pu observer, enseignant le morceau de Kant en question, que l'idée surgit naturellement dans les esprits des étudiants !). C'est en tout cas cette thèse de la corrélation que l'auteur s'emploie à jauger, discuter, examiner tout au long du livre. Son idée est de nous convaincre qu'une telle thèse n'est pas inévitable, et que diverses façons de la justifier essayées de manière contemporaine ne sont pas sans défauts. Pourtant, soutient-il en même temps, la nier et la rejeter ne sont pas chose aisée pour autant. Brice Halimi

pense en fin de compte que, sans la réfuter, nous pouvons chercher à développer des conceptions de l'universalité d'un côté, de la nécessité de l'autre côté, qui ne s'orientent pas d'emblée vers la corrélation. Et il estime que, faisant un tel travail, nous améliorons et enrichissons notre conception de l'une comme de l'autre.

Le livre dans lequel l'auteur nous embarque comporte donc deux parties : la première, la plus longue, dans laquelle sont discutées les diverses manières, directes ou indirectes, de conforter la "thèse de la corrélation" : de maintenir d'une façon ou d'une autre le dispositif de pensée faisant de la nécessité et de l'universalité les deux visages solidaires de la même fonction rationnellement essentielle de l'a priori. La seconde, sensiblement plus brève, où l'on essaie de formuler une pensée de la nécessité d'un côté, de l'universalité de l'autre qui ne les met pas en corrélation, qui ne suscite même pas la question de leur corrélation.

La première partie est largement intéressante par elle-même, elle aurait suffi à justifier le livre, tant l'enquête proposée est instructive du point de vue de la philosophie contemporaine. On découvre en effet, au fil des chapitres et des sections, que l'affaire de l'universalité et de la nécessité est implicitement concernée par de nombreux carrefours que nous connaissons par ailleurs comme essentiels des œuvres du XX^e et du XXI^e siècle. Ainsi, réfléchissant sur ce qui fonde la question de la corrélation, à savoir l'idée de l'homogénéité de l'universalité et de la nécessité, l'idée qu'elles se disent des mêmes sortes d'entités, concernent les mêmes êtres, Brice Halimi est amené à examiner comment on a pu rendre homogènes universalité et nécessité en définissant l'une par l'autre. La définition "sémantique" – bien acceptée dans un contexte post-kripkéen – de la nécessité en un monde comme vérité dans tous les mondes accessibles à partir de ce dernier apparaît ainsi en première analyse comme une réduction de la nécessité à l'universalité. Mais le geste par lequel Russell interprète la nécessité comme se disant des fonctions propositionnelles et la définissant alors comme la validité universelle, qui pourrait sembler opérer la même réduction, est plutôt entendu par l'auteur dans le sens inverse : comme réduisant l'universalité à la nécessité, dans la mesure où il dégage l'universalité comme exprimant au fond la nécessité. Ce que nous pensons dans l'universalité, ce serait la signification qui est au fond celle de la nécessité, en quelque sorte. Selon la formule de Brice Halimi, Russell prend en fait l'universalité comme modalité. Il est assez évident, je crois, que ces deux passages de la philosophie analytique contemporaine sont essentiels, qu'ils font partie du bagage de chaque acteur contemporain, qu'ils ont contribué à structurer les approches et les débats depuis près d'un siècle.

Encore plus cruciale peut-être, parce qu'allant il me semble plus profond dans nos difficultés, est la section consacrée au travail de Tarski. Brice Halimi montre que la validité logique, figure candidate par excellence à incarner la nécessité, se trouve égalée non pas directement à une universalité métaphysique exhaustive et suffisante a priori, mais à une universalité divisée pour ainsi dire en deux niveaux : ce qui est valide est ce qui est satisfait dans toute interprétation pour toute assignation. Le premier niveau "pour toute interprétation" avoue d'emblée la relativité de l'universalité que l'on a en vue à l'horizon de la théorie des ensembles. Peut-être peut-on considérer que la théorie des ensembles fixe une fois pour toute la signification ontologique de l'être et de ses ressources, et donc accepter une telle expression ensembliste de la nécessité comme validité logique dans l'universel. Mais on peut aussi être gêné, parce qu'après tout nous ne saurions prétendre savoir que la théorie ZFC arrête l'univers des ensembles : par suite l'éventualité que les validités puissent être affectées si l'on passe d'un univers des ensembles à un autre surgit naturellement. Il est déjà philosophiquement extrêmement important de comprendre, en lisant Halimi, que l'adoption du référentiel tarskien pour la philosophie de la vérité, assumée avec sérieux jusqu'à la théorie des modèles, lie satisfaction et vérité à une relativité ensembliste essentielle d'un côté (celle des "modèles"), impose une signification de la validité comme validité universelle essentiellement mesurée par la théorie des ensembles de l'autre côté. Dans le livre, on apprend aussi comment certains logiciens ont essayé de représenter la variation possible de l'univers d'arrière-plan en jouant sur les modèles de ZFC, dans une démarche comparable à celle de la sémantique dire bidimensionnelle.

Il y aurait beaucoup d'autres évocations à faire pour prouver que l'auteur, en traitant de son problème, traverse des sujets de discussion et de perplexité centraux pour la philosophie qui s'est installée dans la méthodologie analytique et dans l'usage technique de la sémantique logique allant avec elle. D'un côté, le travail de Brice Halimi prouve que cette philosophie est passionnante, et que dans ses difficultés et ses discussions, on retrouve des interrogations et des apories dont on sait qu'elles font la grandeur et la difficulté de la philosophie depuis toujours. De l'autre côté il montre, silencieusement et indirectement, que la façon usuelle de vivre de façon simplement dogmatique et triomphante les travaux de cette philosophie est superficielle et non véridique.

Cela dit, le livre se termine par une tentative pour proposer une pensée de l'universalité et une pensée de la nécessité libres l'une comme l'autre de la corrélation. Cette tentative a deux facettes, donc, et s'attache à nous

prouver par l'exemple l'avantage qu'il peut y avoir à sortir de la thèse de la corrélation sans pour autant la troquer pour sa négation. On constate deux choses générales à propos de ce que Brice Halimi nous offre à cet égard.

Premièrement, ce contre quoi il veut lutter est, en fait, la référence à une totalisation acquise et achevée qui hante les notions d'universalité et de nécessité classiques. Ce qui veut dire encore que l'auteur veut restituer ces deux notions à une certaine ouverture d'horizon : ultime manière de le dire, cette ouverture articule universalité et nécessité à l'en-train-de-se-faire de quelque chose comme une construction ou en tout cas un processus.

Deuxièmement, dans les deux cas, la détotalisation et l'ouverture d'horizon sont obtenues par le moyen des mathématiques, qui deviennent donc prépondérantes dans la conclusion du livre, alors même que la logique et la technicité différente de ses débats tendaient à prévaloir dans toute la première partie.

D'un mot, je résume ce que l'auteur nous propose via les mathématiques.

Pour ce qui concerne l'universalité, l'idée d'un mode mathématicien où ce qui est premier, c'est la généricité de certains objets, déterminant la possibilité de la substitution d'autres objets à eux avant que la classe de ces objets substituables ait été arrêtée ou définie : selon Brice Halimi, la pratique des mathématiques fonctionne dans ce sens et non dans l'autre, elle découvre toujours les totalisations déterminant les domaines *après* la pratique de la substitution avérant la généricité de certains objets, si bien qu'elle accomplit en fait ces totalisations sous la dictée ou sous la gouverne d'une telle pratique.

Pour ce qui concerne la nécessité, l'auteur critique la règle de la sémantique kripkéenne, qui veut que l'évaluation des formules présentant une itération d'opérateurs modaux se fasse en référence au même système de mondes parallèles fixé à l'origine que celle des formules n'affichant qu'une modalisation de profondeur 1. Lorsqu'il est affirmé « Il est possible qu'il est possible que P », selon Brice Halimi, cela devrait vouloir dire que la distribution des mondes accessibles aurait pu être telle que, dans l'un d'eux, P fût le cas – formulation qui renvoie à une pluralité de distributions de mondes accessibles et non pas à une pluralité de mondes accessibles, une fois pour toutes la même. Cela dit, il ne suit pas, pour obtenir un tel effet de démultiplication, la voie d'une ouverture ensembliste arbitraire à chaque étage d'une pluralité de type plus élevé qu'à l'étage inférieur. Il propose plutôt une géométrisation de l'affaire, mobilisant là aussi la mathématique elle-même, dans ses démarches allant au-delà du logique. Il décrit donc une sémantique modale où, en substance, les différents degrés de la

modalisation s'évaluent dans les puissances successives du fibré tangent d'une variété (on passe de M à TM puis à TTM , puis, de proche en proche, à $T^n M$). De la sorte, il rapporte l'intuition fondamentale de la possibilité à la velléité de déplacement exprimée par un vecteur tangent : une interprétation qui est historiquement celle donnée par la physique mathématique et son usage des systèmes dynamiques. Un adepte des modalités métaphysiques radicales pourrait ici exprimer de l'insatisfaction. Au contraire, un philosophe désireux que la métaphysique de notre langage ordinaire soit reconduite à ce que peut accepter ou valider notre construction scientifique du réel applaudira le geste de Brice Halimi.

Dans les deux cas, néanmoins, la pensée libre de la corrélation est gagnée via les mathématiques, grâce à l'adoption de leur regard et leur langage. L'auteur renoue ici avec une conviction restée très forte dans l'espace intellectuel français : que des pensées à la fois nouvelles, conséquentes et fortes nous viennent par excellence des mathématiques, plutôt que de la logique, cette dernière restant plus dédiée à la surveillance des langages qu'à l'imagination des pensées et des mondes. Une préférence hexagonale qui maintient, entre les œuvres philosophiques écrites dans notre langue et le maître de Königsberg, une connivence profonde : mais justement, Brice Halimi est parti de lui !

On pourrait même dire, mais on hésite à le faire de peur de porter tort à notre auteur, que cette recherche d'une pensée de l'universalité et de la nécessité libre de leur corrélation, a quelque chose d'analogue dans son genre à la recherche qui fut, autrefois, celle chez Gilles Deleuze d'une pensée de la répétition pour elle-même et de la différence en elle-même, libérant l'une et l'autre du joug de la représentation. On peut même dire que, dans la manière spécifique utilisée pour présenter l'universalité post-générique ou la nécessité en termes d'une modalisation démultipliée, Brice Halimi met en vedette, à chaque fois, une figure de l'ouverture : celle de l'universel en train de se faire à partir d'un générique d'abord pure proposition, ou celle de la profondeur modale en train de prendre sens le long de l'investigation géométrisante des tendances locales.

De ce point de vue, son travail, que l'on peut lire à un premier niveau comme une description et une mise à plat extrêmement clarifiante d'un ensemble de débats qui sont ceux de la philosophie analytique contemporaine, apparaît en même temps à un second niveau comme un indice de ce que, dans l'espace instauré par de tels débats, des voix philosophiques autres – pour le moment oubliées ou laissées de côté – sont susceptibles de revenir, rendant la discussion plus passionnante.

Nous avons donc affaire, en l'espèce, à un livre salubre, tout à fait original et fort, en même temps qu'il pratique, à l'égard de son lecteur, une rectitude de la précision théorique et argumentative, de la transparence et de la clarté, qu'il convient tout autant de saluer.